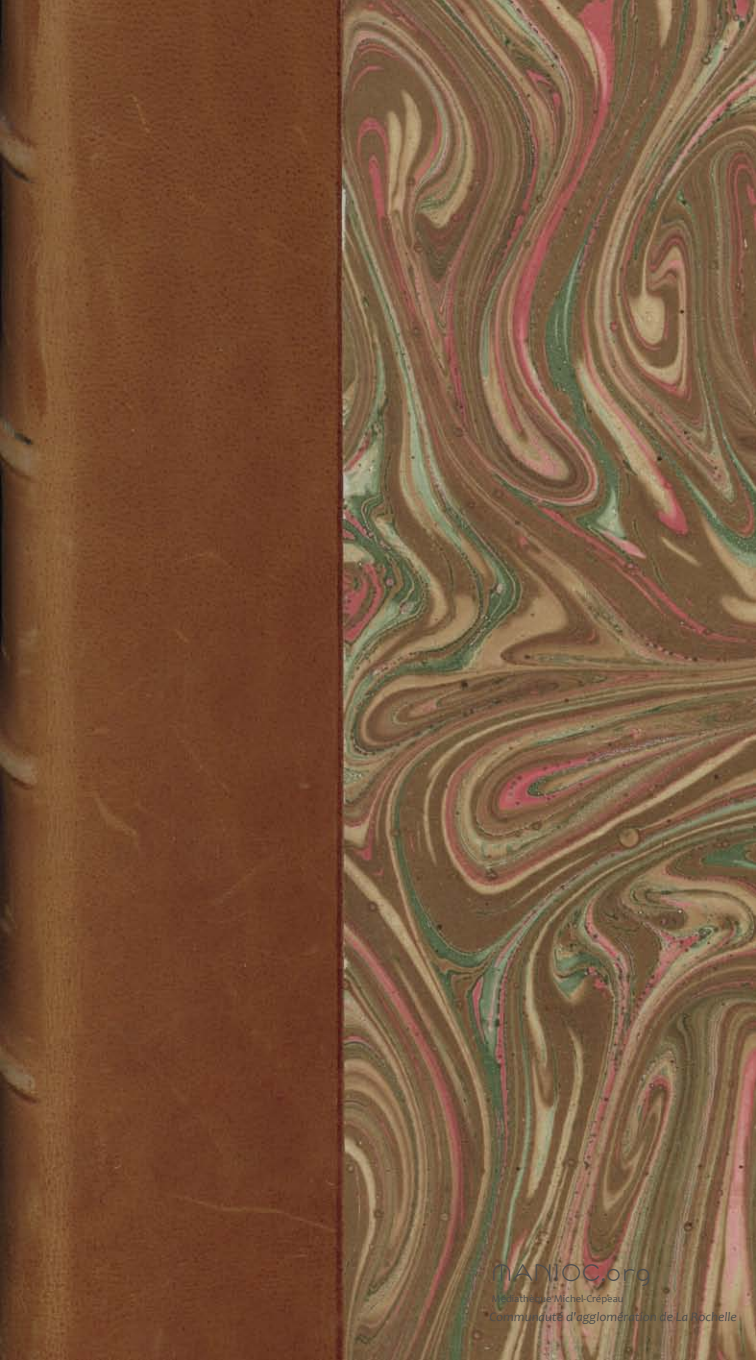




MANIOC.org

Bibliothèque Michel-Crépeau

Communauté d'agglomération de La Rochelle

MANIOC.org

Médiathèque Michel-Crépeau

Communauté d'agglomération de La Rochelle

DÉTAIL CIRCONSTANCIÉ

De ce qui s'est passé à Montauban.

LETTRÉ écrite à M. DOMECQ, Négociant de Bordeaux, par un Citoyen de Montauban, obligé d'aller à Toulouse.

Toulouse, ce 15 Mai 1790.

MONSIEUR,

JE vous écris de Toulouse. Plût à Dieu que je pusse désormais me dispenser de le faire de Montauban ! que vous allez gémir du triste récit des crimes qui se sont commis dans cette malheureuse Ville ! Un peuple armé par les Prêtres & par les ennemis de la Patrie vient de verser le sang de ses plus honnêtes Concitoyens. C'est, depuis la Révolution, un premier triomphe, dans lequel ils ont montré une fureur sans exemple. Je suis forcé de remonter au principe, pour vous donner le fil d'une trame horrible.

Lors du brigandage exercé sur les châteaux, il se forma à Montauban un Corps de Volontaires, composé des sujets rejetés de la Garde Nationale. La Municipalité, composée de Nobles, de Procureurs & de Prêtres, s'empressa de protéger un Corps qu'elle regardoit, avec complaisance, comme le soutien de son plan de contre-révolution.

L'Assemblée Nationale, d'abord trompée, fut désabusée ; & instruite du complot, elle s'empressa de supprimer ce corps.

Les mal-intentionnés, arrêtés dans cette manœuvre, s'attachèrent à corrompre les Citoyens dans des

assemblées nocturnes & secrètes ; mais , peu-à-peu , le parti s'étant trouvé fort , les assemblées devinrent publiques ; elles furent bientôt convoquées au nom de la Municipalité & protégées par elle. Les billets de convocation portant , qu'il falloit faire des prières publiques , demander la conservation des biens & des institutions aux Moines & aux Clergé ; d'exiger que l'Assemblée Nationale prononçât que la Religion seroit dominante , &c.

Dans ces circonstances , funestes pour la Religion , la Garde Nationale délibéra de proposer des Fédérations aux Gardes Nationales du Département & des villes voisines , pour le soutien des Décrets.

On envoya des députés avec des adresses. Plusieurs Corps nationaux adhérèrent. La ville de Toulouse refusa , à cause que l'adresse péchoit dans la forme.

La Municipalité de Montauban s'empressa , par une lettre remplie de fiel , de remercier les légions de Toulouse du refus de la Fédération. Cette démarche éclaira Toulouse , & le mépris fut sa réponse.

La Municipalité rendit , en même-temps , des ordonnances passionnées & insultantes , qui furent dénoncées à Paris. Le Comité de Constitution s'occupa de cette affaire , en vertu d'un Décret , & M. Goupilleau , Président de ce Comité , fit un rapport qui exprime le cas que faisoit l'Assemblée Nationale d'une Municipalité qui avoit pour défenseurs les dignes Cazalès & Maury.

A cette époque , Toulouse , Lavour , & quelques autres villes défendirent des assemblées qui étoient de vrais sabbats : nous en communiquâmes les ordonnances , néanmoins notre Municipalité voulut toujours les permettre ; il s'y faisoit tous les jours des motions de plus en plus incendiaires.

Par ces mauvaises manœuvres , les chefs de Chaudnac , de Molière , de Bouillac , & les ci-devant Volontaires , voyant grossir leur parti , cherchèrent à se reproduire , & debauchèrent ce qu'il y avoit de plus

vil dans la Garde nationale, pour l'affocier à ce qu'il y avoit de plus crapuleux dans la ville, afin d'en venir à une formation de bataillon qu'ils feroient accueillir sous les drapeaux, & par ce moyen, eux chefs, prendre entrée au Conseil militaire, y porter le trouble & causer sa destruction.

La Garde Nationale, consultée individuellement, refusa, avec courage, de reconnoître ce méprisable parti. Les Nobles & les Prêtres persuadoient au bas Peuple que c'étoient les Protestans qui vouloient tout envahir, en s'emparant, non-seulement des dignités, mais encore en s'emparant des Couvens pour les ateliers, & des Eglises pour les Temples. Cette menée étoit puissante; elle prépara une dangereuse scission.

Les pères de famille, non compris dans la Garde Nationale, firent une très-forte supplication aux Municipaux, pour arrêter les troubles & pour faire vider la question à Paris. Ils ne furent point écoutés; on travailla toujours à la formation de ce Corps.

Dans cet état des choses advint un Décret, qui arrête toute innovation pour le régime des Gardes Nationales. La question étoit vidée. Les Citoyens s'en félicitoient, lorsqu'ils eurent la surprise d'entendre que les Municipaux ne fesoient aucun cas du Décret, & persistoient à faire accueillir le nouveau Corps.

Nouvelles supplications. Nouveau refus.

On assura les Municipaux que la vie des Citoyens étoit exposée, & que leur obstination alloit faire répandre du sang. Du sang, répond le sieur Arnac, Municipal; on m'en parle toujours & je n'en vois jamais!

Pendant que cette coupable Municipalité se ménageoit l'appui du nouveau Corps qui lui étoit vendu, elle permettoit aux Prêtres de soulever le bas Peuple & grand nombre de coquins, afin que, lorsqu'elle sembleroit vouloir aller faire l'inventaire des biens

du Clergé, il y eût une émeute pour s'y opposer. Cela ne manqua donc pas d'arriver. Un nombre de femmes & de crapuleux se trouverent, le 10, tout exprès devant les portes des Couvens, & chasserent les Officiers Municipaux, qui, comme vous le pensez bien, ne firent pas grande résistance, ni ne requirent pas main-forte pour opérer.

Cette populacé se sentant autorisée, se porta d'abord sur la maison du Baron de Puymontbrun, Général de la Garde nationale, & menaça du pillage & du feu. Des Patriotes la repoussèrent. Un instant après ce brave Général fut assailli en rue, heureusement qu'il étoit accompagné de quelques Officiers qui firent contenance & déconcertèrent les mutins.

Les Patriotes voyant que dans ces circonstances l'obstination & la coquinerie des nouvelles Compagnies & de la Municipalité pourroient devenir funestes, proposerent de se sacrifier, en se soumettant à une conciliation sur une cause jugée. On la soumit au Maire & au Général, qui devoient tout arranger. Ils dînerent ensemble tout exprès. On étoit intrigué de savoir ce qu'ils auroient résolu ; en conséquence, quelques Dragons, quelques Officiers & quelques Patriotes se porterent l'après-dîner à la Maison commune pour savoir ce qui auroit été fait.

Les Officiers municipaux y étoient assemblés. Ils firent mander à eux le sieur Duchemin, Patriote des plus distingués, capable de les dévoiler par un génie vaste, & de leur en imposer par une ame ferme ; aussi étoit-il bien marqué pour victime.

Un instant après, le pauvre Duchemin sort, une tête, égaré, & dans la contenance d'un homme cruellement maltraité, il crie : *aux armes, mes amis, nous sommes perdus*. Les Patriotes prennent quelques fusils qui étoient au corps de garde ; en même temps arrive une cohorte du peuple, que le Sr Dissès, *Procureur*, Officier municipal, avoit été chercher à l'Assemblée du Sabat. Cette foule crie qu'il faut

égorger les Protestans. Les Patriotes, au nombre de 60, cherchent à se défendre, mais ne font du mal à personne; ils se contentent de menacer. Alors la coupable Municipalité livre les armes à la crapuleuse populace; armes qu'elle avoit refusées par écrit aux soldats citoyens qui vouloient prêter régulièrement le serment civique. Alors on voit des femmes & des enfans avec des charges de cartouches, les distribuer à cette canaille, qui fait feu sans ménagement, s'avance, pousse & entraîne par son poids les malheureux citoyens qui doivent être victimes. Ils s'enferment dans le corps de garde, ils crient grace, font sortir des mouchoirs blancs, & rendent les armes. Mais rien n'arrête les furieux; ils passent leurs fusils dans l'embrâsure des fenêtres, tire un à un, se retirent à mesure, & font place à d'autres qui sont déjà prêts à tirer. Ils ne veulent pas qu'il s'en sauve un, ils veulent tout massacrer. Je ne trouve point d'expression pour vous peindre l'horreur de cette scène, le malheureux moment où se sont trouvés ces braves gens, & la souffrance des bons citoyens qui les savoient dans cette situation sans pouvoir les secourir. -- Les Nobles & les Prêtres avoient ménagé aux fanatiques mille excuses pour ce meurtre, &, par les plus toudes menées, ils avoient persuadé au peuple que les protestans avoient conspiré, & attentoient à la vie de tout le monde. Ils n'ont pourtant presque pas fait de mal à personne, même au moment où ils ont été assassinés. D'ailleurs ce qui prouve que la religion n'étoit que le prétexte, c'est qu'il y avoit beaucoup de Catholiques parmi les Patriotes, & qu'il y en a de victimes. Dans cet assassinat, on a tué Rouffio Crampes, Capitaine des Dragons, Mariette Varennes, Duchemin, Louis Garrisson, Jentil Delon, sur lesquels il n'y avoit jamais eu aucun reproche à faire. Une trentaine d'autres Citoyens ont été cruellement blessés. Quand les Officiers municipaux virent qu'ils n'étoient pas les maîtres d'arrêter une rage dont ils étoient cependant les mo-

teurs, le sieur abbé Domingon, vicaire général, prenant tout-à-coup le rôle du cardinal de Lorraine, se fait suivre du sieur Arnac, autre Officier Municipal, & va requérir le Régiment de Languedoc; puis marchant fièrement & en vrai Tartuffe, il fait cesser le combat, fait sortir les citoyens réfugiés, le peuple les déshabille; & en présence du Régiment qui marche tambour battant & en fanfare de musique, on conduit les captifs sur une place d'armes, au devant d'une église, où l'on les fait mettre à genoux & faire amende honorable; puis attachés de deux à deux & toujours sans habit, on les conduit comme des voleurs, dans les prisons royales, où ils sont encore détenus, sous prétexte de les soustraire à la fureur du peuple qui l'a voulu ainsi. Jugez si ce raffinement de barbarie & de supplice vient du peuple: le peuple ne l'eût jamais. Il déchire, mais il n'est pas si flegmatiquement cruel dans sa vengeance. Ce qui est je crois bien de lui, est l'indignité avec laquelle il a traité les cadavres de ceux qui ont péri. Le pauvre Duchemin étoit un Catholique. Voici sa fin tragique; il étoit réfugié dans le corps de garde, il entrevit un moment de calme, il s'empressa alors de mettre son mouchoir blanc au bout de son fusil, & de le passer à travers la fenêtre; un enfant de 14 ans saisit ce moment, lui pousse le canon de son fusil sur l'œil, le tire, & lui fait sauter la cervelle; en le sortant, on le traîna sur le pavé de la rue, on prit ses cheveux en trophée, & on vola tous ses effets; le cadavre restoit là, le Curé fut requis pour l'enterrer, il répondit, malgré les certificats de communion & de catholicité, qu'il ne pouvoit lui accorder de sépulture. Les parens, ne sachant comment faire enlever le corps, furent obligés de faire donner de l'argent à ceux même qui l'avoient tué, pour qu'ils l'emportassent à sa campagne. Ils s'en chargèrent, le prennent sur une échelle, & lorsqu'ils furent hors de la Ville, ils le jettoient de temps en temps à terre, & lui montoient

sur le corps avec la plus grande fureur. Rouffio Crampes ayant reçu les premières blessures, se trouva les mains ensanglantées ; il les porta , toutes en sang , sur la porte du corps-de-garde, où les empreintes sont restées : il avoit écrit au-dessus, avec son sang, vaincre ou périr. Quelques furieux, le voyant hors d'état de se défendre, lui lâchèrent successivement 13 coups de fusils, puis traînèrent son corps. Pierre Mariette Varennes, après avoir été égorgé, & rangé à côté de Duchemin, reçut, dans ses flancs, au moins cinquante coups de sabre ; les effrénés fanatiques vouloient tous avoir la gloire de tremper les mains dans le sang d'un Protestant. On emporta le corps, & on lui fit franchir les murs de son jardin, pour l'y enterrer.

Mais rien ne révolte comme les horreurs exercées sur le pauvre Garisson. Il avoit reçu une balle dans la poitrine, qui l'avoit renversé ; un moment après, il se relève dans la rue où on l'avoit traîné, il demandent de l'eau, des femmes lui répondent qu'elles vont le faire boire à la grande tasse, & le jeter à la rivière ; quelques-uns des coquins l'enlèvent sur une échelle, sous prétexte de le porter chez lui : sur le pont, il crie, il demande du secours : des barbares saisissent ce moment, le frappent, l'un avec un bâton, les autres avec un sabre, & finissent de le tuer ; rendu chez lui, on n'a pu soustraire son corps à leur fureur qu'en l'enterrant dans la cave.

Quels crimes avoient commis ces malheureuses victimes ? On les traite ainsi, parce qu'ils aiment leur Patrie, qu'ils en défendent les droits. Patriotes de tous les pays, ces meurtres crient vengeance.

Quels sont les bourreaux ? des ouvriers qu'on occupe cette année par charité. Quelles sont leurs victimes ? Les chefs des ateliers. Mais quels sont les coupables ? c'est sans doute les instigateurs & les moteurs, car le peuple n'est qu'une machine.

Les prisonniers sont 55. Il est bon de vous observer, qu'après avoir proclamé la paix, on a encore

fait prendre dans une cave deux dragons, qui se sont sauvés; on leur a fait subir plus d'humiliations qu'aux premiers, mais à-peu-près dans le même genre.

Le peuple, c'est-à-dire ceux qui le montent, a encore fait courir une liste de proscription, où il y a une trentaine de familles, en grande partie Catholiques, mais du parti des Patriotes, comme vous le jugez bien.

Je vous donne une idée des vengeances que les Aristocrates font dans le cas de prendre sur les amis de la constitution; Dieu veuille préserver la Patrie qu'ils ayent jamais le dessus!

Voyez à quel point ils ont humilié les Citoyens honnêtes, & la barbarie qu'ils exercent encore sur les 55 qu'il tiennent pour ôtage. Dans la crainte que les villes voisines ne viennent les venger, il les ont mis dans deux chambres, où ils n'ont que des matelats, & ne quittent jamais leurs habits; ce n'est pas sans difficulté qu'on les aborde. Sur le bruit qui courut hier à Montauban, que Toulouse y envoyoit 18,000 hommes, il y eut une alerte: on parloit d'aller aux prisons, pour égorger les détenus: jugez si nous devons rester tranquilles. Je compte qu'il faudra tous s'émigrer d'une patrie infectée par tous les vices, & sur-tout par le fanatisme.

Pendant l'assassinat du 10, toute cette canaille armée crioit: à bas la cocarde Nationale, vive la Croix, vive le Roi; mais plus souvent vive la Croix! ceux qui faisoient mine de ne pas la quitter y étoient forcés en les ajustant; & l'on vit tout de suite, à tous les fanatiques, une Croix en ruban, à la place de la cocarde.

La proclamation des Officiers Municipaux, pour la paix & la tranquillité de la ville, porte elle-même, par son ton, un caractère méchant & ironique, qui est celui du sujet qui l'a dictée.

Sur l'imprimé de Bordeaux:

ALA ROCHELLE, chez CAPPON-MESNIER, Imprimeur.

